ROMAN JAKOBSON
CLAUDE LÉVI-STRAUSS

CORRESPONDANCE

1942-1982



LA LIBRAIRIE DU XXI^{e} SIÈCLE

Collection
dirigée par Maurice Olender

Roman Jakobson
Claude Lévi-Strauss

Correspondance

1942-1982

PRÉFACÉ, ÉDITÉ ET ANNOTÉ
PAR EMMANUELLE LOYER
ET PATRICE MANIGLIER

Éditions du Seuil

Comme pour les cinq titres posthumes précédents de Claude Lévi-Strauss dans « La Librairie du XXIe siècle », ce volume, qui publie quarante ans de *Correspondance* avec Roman Jakobson, n'aurait jamais vu le jour sans l'enthousiasme de Monique Lévi-Strauss – et l'acribie de son regard sur chaque mot.

En acceptant d'éditer, de préfacer et d'annoter l'ensemble de ce volume avec ses annexes, Emmanuelle Loyer et Patrice Maniglier restituent à chacune de ces lettres ses divers contextes scientifiques, historiques, politiques et sensibles.

La plupart des lettres de Roman Jakobson ont été traduites de l'anglais par Patrice Maniglier.

Sans leur action conjuguée à tous trois, ce volume ne serait pas.

Maurice Olender

ISBN 978-2-02-122029-2

© Éditions du Seuil, mai 2018

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

En guise d'exergue un poème

Charles Baudelaire

Les chats

Les amoureux fervents et les savants austères
Aiment également, dans leur mûre saison,
Les chats puissants et doux, orgueil de la maison,
Qui comme eux sont frileux et comme eux sédentaires.

Amis de la science et de la volupté,
Ils cherchent le silence et l'horreur des ténèbres ;
L'Érèbe les eût pris pour ses coursiers funèbres,
S'ils pouvaient au servage incliner leur fierté.

Ils prennent en songeant les nobles attitudes
Des grands sphinx allongés au fond des solitudes,
Qui semblent s'endormir dans un rêve sans fin ;

Leurs reins féconds sont pleins d'étincelles magiques,
Et des parcelles d'or, ainsi qu'un sable fin,
Étoilent vaguement leurs prunelles mystiques.

Préface
La cristallisation structuraliste

À Monique Lévi-Strauss

Les amoureux fervents et les savants austères, s'ils aiment également, comme l'assure le poète, les chats puissants et doux, n'auront peut-être pas à attendre leur mûre saison pour aimer tout autant ces deux savants ardents, amples et précis, dont nous publions ici la correspondance inédite. Car la science et la volupté, la formalisation et la poésie, les douceurs du mathème et les rigueurs du poème, se conjoignent dans leurs œuvres respectives avec la même force qu'elles les ont précipités l'un vers l'autre par ce qu'il faut bien appeler un coup de foudre, et elles les soutiendront dans une amitié qui ne s'achèvera qu'avec la mort. Le linguiste Roman Jakobson (1896-1982) et l'anthropologue Claude Lévi-Strauss (1908-2009), ces deux grands sphinx des sciences sociales du XX^e^ siècle, furent, plus que bien d'autres, des médiateurs entre l'abstraction de la science et l'expérience concrète. Ils ressemblent en cela précisément aux chats de Baudelaire, médiateurs entre le quotidien et le mystère, l'idéal et le réel, du moins si l'on en croit l'analyse que les deux amis eux-mêmes ont donnée du sonnet éponyme dans l'unique œuvre qu'ils ont signée de leurs deux noms[1].

1. « "Les chats" de Charles Baudelaire », *L'Homme*, vol. 2, n° 1, 1962, p. 5-21. Ce texte célèbre est republié ici en annexe 1, avec un ensemble d'autres écrits.

Tout le sens de leur rencontre tient dans cette opération de médiation continuée. C'est un des mérites de cette correspondance de nous le faire sentir et de nous permettre ainsi de mieux pénétrer un des moments scientifiques les plus importants du siècle dernier. Car cette rencontre se confond avec la naissance d'un « paradigme » scientifique, c'est-à-dire d'une certaine notion de la pratique scientifique qui va traverser les disciplines et mettre en jeu à peu près toutes les catégories fondamentales qui soutiennent notre vie. Ce paradigme, c'est, bien sûr, le « structuralisme ». Ce seul mot évoque d'austères méthodologies, de froides abstractions, des formes réduites à leur squelette et la dissection des expériences humaines les plus précieuses en algorithmes glacés, en bits et en graphes. On a accusé le structuralisme de bien des maux, et notamment d'être l'expression scientifique d'une pensée technocratique, où tout dans l'homme serait calculable, où les affres pathétiques par lesquelles nous fabriquons, lutte après lutte, nos vies improbables viendraient se répartir bêtement, sous l'œil du savant. Mais on verra en lisant cette correspondance que les deux fauves du structuralisme peuvent s'enthousiasmer tout autant pour la théorie mathématique des jeux, la cybernétique ou la réduction du langage humain à une « chaîne de Markov » que pour un terme de parenté slave étrange, un poème de du Bellay, une épopée médiévale russe, une divinité des Indiens de la côte nord-ouest du continent américain ou quelques champignons rares.

Ce n'est pas par hasard que la correspondance entre ces deux parangons supposés du scientisme commence par des contrepèteries et s'achève par des synesthésies[1] ! Le curieux, le singulier, l'exceptionnel passionnent les deux hommes autant que le général, le régulier et même si possible l'universel. Dans l'éloge qu'il fera

1. Rappelons que les premières sont une forme de plaisanterie qui consiste à glisser un propos (généralement obscène) dans une phrase apparemment anodine qui évoque celui-ci à une permutation près entre deux phonèmes. Ainsi, pour rester dans le registre « décent » que privilégie Claude Lévi-Strauss, d'*un pot sale – un sot pâle* (voir la lettre du 6 avril 1942). La synesthésie, quant à elle, est un phénomène associant plusieurs sens – ainsi des couleurs aux voyelles, aux lettres ou aux chiffres en général (voir la lettre du 11 octobre 1974).

de Lévi-Strauss pour son soixante-dixième anniversaire, il est frappant de noter que Jakobson insistera sur cet aspect : concilier le sens de la variation et la recherche des invariants, ne pas opposer la passion pour le singulier, le différent, l'unique, et le souci des formes universelles – bref, la science et l'expérience, le concept et la sensation, la vérité et la vie[1]. La solution, notera le linguiste, est claire – et c'est à Lévi-Strauss qu'il l'attribue : elle consiste à faire de ces fameuses structures invariantes rien d'autre que des matrices de variation, c'est-à-dire des mécanismes qui engendrent la différence au lieu de la réduire. Nous n'avons rien en commun sinon ce qui nous fait différer les uns des autres ! Et cela, non seulement au sein de l'humanité, mais bien jusque dans l'immense concert de la diversité biologique et cosmique. Saisir notre place dans ce jeu de variations, c'est nous comprendre nous-mêmes – et telle est la tâche la plus haute des sciences humaines : nous permettre de mieux sentir notre singularité par la manière même dont nous prenons place, par différence, dans le système des variantes qui nous situe et nous constitue.

Le cours de deux vies

On n'a peut-être pas assez dit combien l'amitié, avec ces puissants transferts affectifs qu'elle permet entre deux personnes, contribue secrètement mais décisivement à faire l'histoire des sciences – et peut-être l'histoire tout court[2]. Roman Jakobson et Claude Lévi-Strauss se sont rencontrés à New York, où ils s'étaient réfugiés depuis 1941. La date exacte nous échappe. Mais on sait que cette rencontre fut, pour tous deux, une révélation. Chacun la raconta à sa manière. L'ethnologue français, encore jeune, 34 ans, séparé de sa première femme, a quitté la France de Vichy, proscrit par la

1. Cf. Roman Jakobson, « *Dear Claude*, cher Maître » (1978), in Marshall Blonsky (dir.), *On Signs : A Semiotic Reader*, Baltimore (Md.), Johns Hopkins University Press, 1985, p. 184-188. (Traduction inédite en annexe 7.)

2. Jean-Charles Darmon et Françoise Waquet (dir.), *L'Amitié et les Sciences. De Descartes à Lévi-Strauss*, Paris, Hermann, 2010.

législation antisémite ; le linguiste russe, 46 ans, a déjà plusieurs expatriations derrière lui, de la Russie des soviets en 1920, puis de Prague en 1939 et enfin de l'Europe tout entière sous le joug nazi en 1941. Lévi-Strauss est un taiseux, un sobre, un solitaire, tandis que son aîné de douze ans est connu pour sa conversation profuse jusque tard dans la nuit, son goût pour l'amitié, son exubérance, montrant une résistance à l'alcool que son cadet est loin d'égaler… Ces tempéraments opposés, comme les deux faces d'une même médaille, forgent un lien de fraternité durable où le grand frère n'est pas nécessairement le plus âgé. Tous deux auront trois épouses. Il est question ici des deux dernières pour chaque couple, Svatava Pírková et Krystyna Pomorska, du côté de Jakobson ; Rose-Marie Ullmo et Monique Roman du côté de Lévi-Strauss.

Monique Roman, devenue Lévi-Strauss, se souvient[1] : dans les années 1950, lorsque Jakobson venait dîner chez eux, la conversation fusait et s'éternisait souvent par des récitals de poèmes que les deux hommes connaissaient par cœur. Le Français avait une culture classique (les tragédies du Grand Siècle et la poésie française) et le Russe à sa disposition plusieurs langues et une mémoire vive colossale qui lui permettait de scander la poésie médiévale tchèque, russe ou polonaise, tout aussi bien que française ou anglaise. L'analyse commune qu'ils proposèrent, en 1962, du poème de Baudelaire « Les chats » trouve sa condition dans ce gisement commun de la mémoire littéraire européenne. N'oublions pas que ces « conversations substantielles »[2], dont Jakobson se languit à plusieurs reprises, représentent les pleins de leur amitié, dont les déliés sont les lettres ici présentées. Elles sont à la fois le vestige et le substitut de ces rencontres et de ces conversations à bâtons rompus, qui, au cours des années et l'âge avançant, se raréfièrent, sans que leur halo ne s'efface.

Ces hommes de l'écrit partagèrent donc une oralité heureuse. Mais séparés à partir de 1947, Lévi-Strauss de retour à Paris et Jakobson établi à New York d'abord, puis à Cambridge (Mass.),

1. Entretien avec Monique Lévi-Strauss, octobre 2017.
2. Lettre du 3 juin 1960.

ils entretinrent une correspondance amicale et savante, alimentée par de multiples réflexions, risquant des hypothèses, se demandant des petits ou grands services, des livres rares à trouver dans telle ou telle bibliothèque, des articles à reproduire ; entre Boston et Paris, les ouvrages circulent, ceux des autres d'abord, les leurs bientôt, les tirés à part, pièces maîtresses de la science en marche, des revues, des références et aussi des ragots. Alors qu'Internet n'existe pas, chacun sert à l'autre d'homme-ressource, de bibliothèque vivante, généreux de leur grande (et presque exhaustive, chacun dans son champ) érudition ainsi que de leur connaissance intime du petit monde de la science sociale internationale. Par la bande, cette correspondance donnera donc aussi à voir les tuyaux de la connaissance telle qu'elle s'élaborait dans le deuxième tiers du XX^e^ siècle.

Mais elle nous donne également à observer en direct et en pratique la cristallisation du paradigme structuraliste. Il faudra y revenir en détail. Notons d'emblée cependant qu'une des premières lettres (du 7 juillet 1942) nous fait découvrir un Lévi-Strauss dans « une passe de désespoir », incapable de débrouiller l'infinité des logiques de parenté qu'il a collectées : « Elles doivent […] avoir une raison, même si cette raison n'est pas raisonnable. » Là gît une des convictions de ce qu'on aime à nommer le structuralisme. Cette correspondance rayonne tout entière de cette conviction. Dans ses moments les plus fiévreux, elle est un écrin sur lequel les deux hommes cherchent à hisser la beauté cristalline de ce qu'ils appellent les « structures » – ces règles délicates et complexes que les sociétés adoptent inconsciemment et qui finissent par former le tissu de leur vie spirituelle ou de ce qu'on appelle « la culture ». C'est pourquoi ces échanges épistolaires sont une contribution à l'histoire intellectuelle du XX^e^ siècle à l'échelle internationale : la Genève de Ferdinand de Saussure des années 1900, la Prague du Cercle linguistique fondé par Jakobson en 1926, le New York des exilés et de la Seconde Guerre mondiale, le Paris du structuralisme triomphant des années 1960 et le Massachusetts Institute of Technology (MIT) de Cambridge sont les points cardinaux de cette déjà longue histoire du structuralisme, dont il vaut la peine

de connaître plus précisément ce qu'elle fut, afin de donner aux lectrices et aux lecteurs quelques clés pour mieux profiter de cette correspondance savante, où le savoir partagé est souvent implicite.

Mais restons pour le moment à New York en 1942. Lévi-Strauss et Jakobson ont bénéficié d'un programme de sauvetage des universitaires menacés, financé par la fondation Rockefeller, qui leur assure un salaire pendant un an, renouvelable une fois (environ 200 dollars par mois pour un célibataire[1]). À leur arrivée en 1941, ils sont affectés comme professeurs dans une institution originale, née en 1917 et dirigée alors par Alvin Johnson, la New School for Social Research, dont la *graduate faculty* comprend déjà de nombreux professeurs exilés, surtout germanophones. C'est une université liée à la gauche libérale américaine et pourvoyant, au cœur de Manhattan, à Greenwich Village, des cours de sciences sociales, des séminaires de pratique artistique, dans un but de formation permanente. Lévi-Strauss et Jakobson y enseignent en anglais – après une période de tâtonnement pour le premier, qui n'est pas familier de cette langue. Le 7 février 1942 est créée, au sein de la New School, l'École libre des hautes études, qui rassemble l'essentiel des universitaires francophones réfugiés. C'est une initiative de science militante émanant principalement des milieux de la France libre, mais aussi des gouvernements belge et tchécoslovaque en exil[2]. Il s'agit de montrer que, de même que la France n'est pas morte et que son cœur bat à Londres, la science de langue française rayonne encore de tous ses feux sur les gratte-ciel du Nouveau Monde… Le jeune ethnologue français, encore socialiste à cette date, est modérément enthousiasmé par ce projet, porté par le médiéviste Gustave Cohen et le juriste français d'origine russe Boris Mirkine-Guetzevitch, mais aussi par le byzantinologue belge Henri Grégoire, le philosophe français Jacques Maritain, qui, après Henri Focillon, en deviendra le président. Lévi-Strauss va pourtant y participer, et de plus en plus activement : après avoir

1. L'équivalent, en termes de pouvoir d'achat, à un peu plus de 2 200 euros aujourd'hui.

2. C'est pourquoi Jakobson, ayant acquis la nationalité tchèque en 1937, peut y prendre part.

une première fois décliné l'offre d'en être le secrétaire général, au profit du philosophe Alexandre Koyré, il le deviendra finalement en 1944, à un moment de crise de l'institution[1].

C'est donc l'École libre des hautes études, mi-université, mi-Collège de France, qui abrite la rencontre entre Lévi-Strauss et Jakobson. Tous deux y font des cours « ouverts » mais aussi des « séminaires » fermés (de quelques personnes pas plus). Chacun fréquente celui de l'autre pendant toute l'année scolaire 1942-1943 et sans doute après[2]. Par-delà son indiscutable fonction de porte-bannière d'une France qui entend rester debout, pour reprendre la métaphore gaulliste chère à certains professeurs[3], l'École devient aussi, pour la postérité, un lieu de production savante par l'espèce de fertilisation transdisciplinaire obligée de l'exil.

En 1944, le destin de l'École libre des hautes études est tiraillé entre deux attitudes possibles : la première considère qu'avec la fin de la guerre, l'École n'a plus de raison d'être, sa fonction politique étant première, et qu'il faut la dissoudre ; la seconde pense que l'École a vocation à perdurer dans le paysage académique américain, à condition d'abandonner tout ancrage partisan (c'est-à-dire son affiliation « France libre »). C'est en tant que représentant du premier camp que Claude Lévi-Strauss succède à Alexandre Koyré comme secrétaire général de l'École libre des hautes études. Il agira en ce sens durant les quelques mois qu'il passe à Paris entre janvier et juin 1945, tout en se préoccupant du retour des exilés francophones dans la vie savante européenne (le sien et celui de Jakobson notamment).

1. Dans une des brochures de l'École libre des hautes études, quatre visages sont mis à l'honneur : Mirkine, Grégoire, Lévi-Strauss, Koyré. Cf. Emmanuelle Loyer, *Lévi-Strauss*, Paris, Flammarion, 2016, p. 286 *sq.*

2. Ces faits sont rapportés par Lévi-Strauss lui-même dans la préface qu'il fit aux *Six Leçons sur le son et le sens*, Paris, Minuit, 1976, p. 7-18, édition des conférences prononcées par Jakobson en 1942-1943 à l'École libre des hautes études, auxquelles il assista en auditeur d'abord, puis en disciple, précise-t-il, près de trente ans après, encore sous le coup de « l'excitation » ressentie alors. La préface de Lévi-Strauss est reprise sous le titre « Les leçons de la linguistique » dans *Le Regard éloigné*, Paris, Plon, 1983, chap. 9.

3. L'École libre des hautes études fut saluée par le général de Gaulle, « magnifique création française réalisée au moment où soufflait au plus fort la tempête du désespoir » (*Discours et messages*, t. 1, Paris, Plon, 1970, p. 335).

Toutefois, cette réintégration, dont Lévi-Strauss commence à mesurer les difficultés[1], n'est pas tout de suite d'actualité. Jakobson réussit à décrocher une bourse de la fondation Guggenheim qui le met à l'abri pendant quelques années, en restant néanmoins rattaché à l'université Columbia. De son côté, Lévi-Strauss veut rester à New York pour achever sa thèse sur les « structures élémentaires de la parenté », dont la documentation est fondée sur son terrain brésilien mais aussi et surtout sur les collections des « Americana » de la New York Public Library[2]. Grâce à l'amitié d'Henri Seyrig, premier titulaire du poste, et à la confiance d'Henri Laugier, responsable et fondateur de la nouvelle direction des relations culturelles au Quai d'Orsay, Lévi-Strauss devient le deuxième conseiller culturel près l'ambassade de France, à partir de janvier 1946. De son bureau, prestigieusement situé sur la Cinquième Avenue, face à Central Park, Lévi-Strauss est à l'initiative d'un nouveau type d'échanges culturels, plus réciproques, qui fait rupture avec l'ancienne politique de « rayonnement » du Service des œuvres de l'entre-deux-guerres.

À partir de l'automne 1947, la correspondance se fait plus dense car la séparation s'avère, en fait, définitive. Jakobson, dont l'ancrage national est beaucoup plus compliqué – il est russe mais a pris la nationalité tchèque en 1937 – que celui de Lévi-Strauss, restera en Amérique du Nord jusqu'à sa mort (bien qu'il exprime lui aussi des velléités de rentrer en Europe) : à New York jusqu'en 1949, puis à Cambridge (Mass.), où il est recruté comme professeur à l'université Harvard, puis conjointement comme professeur associé au MIT à partir de 1957. Il semble y trouver un climat intellectuel propice, comme l'expriment à foison les lettres de la première moitié des années 1950.

En revanche, Lévi-Strauss va d'échec en échec sur le plan professionnel. Lui échappent tour à tour la succession de Paul Rivet à la direction du musée de l'Homme, qu'il pouvait légitimement

1. Voir la lettre du 19 janvier 1945.

2. Littérature savante accumulée sur les Indiens d'Amérique du Nord et constituée d'écrits ethnologiques, de grandes collections, ainsi que de récits d'explorateurs et de missionnaires.

briguer, puis le Collège de France une première fois en 1949, une seconde en 1950, mettant fin – pour un temps – à toute ambition et à toute volonté de « faire carrière », comme il l'écrit dans une lettre poignante du 15 mars 1951. La crise professionnelle est d'autant plus douloureuse qu'elle est contemporaine d'une crise personnelle dont la correspondance enregistre les effets – la séparation avec Rose-Marie Ullmo – sans s'étendre sur ses causes. Les deux hommes cultivent une grande pudeur à l'égard de leurs états d'âme amoureux et, si l'émerveillement surgit, il porte davantage sur les ébats de l'amitié que de l'amour, l'extraordinaire télépathie théorique que note Jakobson à plusieurs reprises et qui met en branle leurs esprits au même moment dans la même direction[1].

En effet, le début des années 1950 est marqué, pour les deux compères, par une grande effervescence intellectuelle autour d'un programme d'interdisciplinarité scientifique fort associant psychologie, logique, anthropologie, physiologie, sciences cognitives et mathématiques. Roman Jakobson, désormais en place, entre Harvard et les ingénieurs mathématiciens du MIT, épouse l'ambition d'une vaste théorie de la communication. Claude Lévi-Strauss commence à se consacrer aux mythologies amérindiennes dans le cours qu'il donne, à partir de 1951, à la V^e^ section (sciences religieuses) de l'École pratique des hautes études. Il assume, d'autre part, le secrétariat général du Conseil international des sciences sociales à l'Unesco à partir de 1953, ce qui lui assure une grande latitude d'action et de proposition en matière de rencontre scientifique – entre les sciences sociales et les mathématiques par exemple. Tous deux, de chaque côté de l'océan, font des rêves de laboratoires qui pourraient unifier le champ des sciences sociales autour d'un même paradigme, celui des « recherches structurales ». Ce moment de *Big Science* est un moment américain. Tout en habitant à Paris, Lévi-Strauss se rend régulièrement outre-Atlantique pour des colloques. Au début des années 1950, il est

1. Ainsi, dans une lettre du 14 septembre 1949, regrette-t-il de ne pas avoir son ami près de lui pour qu'ils puissent se servir « de réveil l'un à l'autre », puis, dans une autre, du 13 avril 1950, il se dit « émerveillé » de la synchronie avec laquelle leurs « deux esprits travaillent simultanément dans la même direction ».

évident que sa reconnaissance internationale est beaucoup plus vive que sa reconnaissance française. Pour autant, l'anthropologue résiste aux sirènes de l'Amérique et au complot amical de Jakobson, qui dans les années 1952-1953 rêve de constituer une *dream team* structuraliste en faisant venir son « frère » Claude à Harvard. Une offre exceptionnellement avantageuse parvient de Cambridge chez l'anthropologue français en décembre 1953. Il n'ira pas. Retenu par des attachements familiaux, une certaine répugnance à la vie de campus et un dégoût pour l'ambiance politique maccarthyste qui règne en ces années-là aux États-Unis, Lévi-Strauss décline poliment mais fermement la proposition.

Entre 1954 et 1958, nous n'avons aucune lettre. Pourquoi ? Peut-être certaines ont-elles été perdues, mais après l'échec du « transfert » américain de Lévi-Strauss, après également une sensible irritation de Jakobson liée à la non-publication d'un séminaire conçu en commun[1], une certaine décrue est perceptible. Quelles qu'en soient les raisons – et la part du hasard des archives épistolaires –, cet intervalle de quatre ans a radicalement changé la position, sinon de Jakobson, du moins de Lévi-Strauss : la publication de *Tristes Tropiques* en 1955 fait de lui un auteur à succès et un penseur qui compte dans le monde intellectuel français de l'époque. Par ailleurs, l'élection au Collège de France – la chaire est créée pour lui en novembre 1958, « présent pour [s]on cinquantième anniversaire », comme il l'écrit à Jakobson[2] – transforme également son statut académique.

Désormais, Claude Lévi-Strauss, entre la capitale parisienne et la Bourgogne, où il acquiert en 1964 une villégiature qui l'accueille à chaque vacance scolaire (Lignerolles, en Côte-d'Or), s'installe dans une sédentarité voulue, heureuse et surtout laborieuse car c'est le grand moment de rédaction des deux mille pages des *Mythologiques* (1964-1971). Quant à Jakobson, il mène la vie trépidante d'un universitaire américain de renom dans un milieu linguistique et sémiologique très internationalisé ; il multiplie les colloques, les

1. Voir les lettres des 6 et 13 mars 1954.
2. Lettre du 26 décembre 1958.

symposiums, toujours enthousiaste et plein d'espérance savante, revenant chaque année en Europe à l'été ou à l'automne. Étrange oiseau migrateur allant de Varsovie à Stanford, faisant même étape au Groenland, pays « polaire sans compromis[1] »… Là encore, dans ce rapport contraire à la mobilité, les deux hommes fonctionnent comme deux jumeaux inversés qui, pourtant, se rejoignent dans l'œuvre accomplie et qui reste à accomplir.

Car les années 1960 sont celles du structuralisme triomphant à Paris. Lévi-Strauss s'en émeut assez peu. Il note avec humour et une certaine perspicacité que le structuralisme « devient doctrine officielle » et qu'« on lui en fera vite grief »[2]. Nous sommes en 1968 ! Face à l'inflation du terme, les deux hommes poursuivent un dialogue serré avec Émile Benveniste et Georges Dumézil, professeurs au Collège de France, et, par ailleurs, une sociabilité amicale partagée avec Jacques et Sylvia Lacan, les Merleau-Ponty (jusqu'à la mort brutale de Maurice, en 1961), les Koyré (connus à New York), ainsi que Michel et Louise Leiris. Mais l'essentiel est ailleurs : pour Lévi-Strauss, c'est le temps d'une longue plongée solitaire dans les eaux profondes des mythologies amérindiennes qui se concrétise, tous les deux ans ou presque, par la publication d'un fort volume des *Mythologiques* : *Le cru et le cuit* (1964), *Du miel aux cendres* (1966), *L'origine des manières de table* (1968), *L'homme nu* (1971) – avec un retentissement national et bientôt international considérable. Pour Jakobson, les vingt et quelques dernières années de sa vie sont en partie consacrées à la poursuite et au rassemblement d'une œuvre gigantesque, dispersée à tous vents, sous forme d'articles en différentes langues. La publication par l'éditeur savant hollandais Mouton de Gruyter de ses *Selected Writings* est une tâche de bénédictin : cinq volumes paraîtront du vivant de Jakobson et quatre autres à titre posthume. Les deux hommes accueillent avec intérêt et une admiration réciproque les productions de l'autre, lecteurs toujours vigilants et également soucieux de la tenue de la langue des sciences sociales et des défis

1. Lettre du 3 octobre 1960.
2. Lettre du 23 janvier 1968.

de la traduction. Jakobson profite d'ailleurs du climat intellectuel favorable en France : un jeune étudiant de Lévi-Strauss, Nicolas Ruwet, traduit en 1963 les *Essais de linguistique générale*[1], recueil en deux volumes d'articles qu'il va préfacer. Grâce à cet ouvrage, Jakobson rencontre une attention publique dépassant largement les cercles étroits des linguistes universitaires. On trouve trace de cette notoriété nouvelle dans la correspondance et à travers les nombreuses apparitions que, seuls ou ensemble, les deux hommes feront dans l'espace médiatique, dans la presse à relativement grand public ou à la télévision[2].

Mais cette correspondance au long cours échappe au destin d'une simple bibliographie commentée par le caractère véritablement sentimental qui anime les deux protagonistes à l'érudition parfois saugrenue, excessive, déployée tous azimuts – avec le plus grand sérieux et une sincérité d'inspiration intacte. Ainsi Lévi-Strauss demande-t-il à son ami s'il a une idée quelconque de la raison pour laquelle « le Talmud prescrit qu'il faut faire cuire l'orge *en criant* et les lentilles *en silence*[3] ». Et Roman Jakobson de confier son ignorance, mais de promettre de consulter immédiatement le meilleur talmudiste au monde… Sentimentale aussi, cette correspondance l'est par la fidélité scrupuleuse aux dates anniversaires. Lévi-Strauss y a toujours été sensible. Le début de sa leçon inaugurale au Collège de France est une digression vertigineuse sur le chiffre 8 et les années de naissance de ses prédécesseurs (et de la sienne, en 1908), hommage à la pensée superstitieuse. Superstitieux, donc, les deux hommes se souhaitent leurs anniversaires respectifs par un petit mot, un télégramme. Pour leurs vingt ans d'amitié, ils s'offrent comme cadeau l'analyse écrite à quatre mains du sonnet « Les chats » de Baudelaire. Enfin, pour les soixante-dix ans de Jakobson, Lévi-Strauss lui fait une déclaration à sa manière,

1. Paris, Minuit, 1963.

2. Voir notamment les textes que nous republions en annexe et qui témoignent de cette faveur publique du structuralisme lorsqu'elle associe les deux amis : « La linguistique va-t-elle devenir la science des sciences ? » (annexe 2) ; « Vivre et parler » (annexe 3) ; « Roman Jakobson : histoire d'une amitié » (annexe 5).

3. Lettre du 26 décembre 1958.

une déclinaison émerveillée sur la figure de l'unique authentique « grand homme » qu'il a eu la chance de rencontrer un jour de 1942 – et qui ne l'aura jamais déçu[1].

D'un structuralisme l'autre

Que s'est-il donc passé de si intense en ces jours de 1942 ? Jakobson a raconté qu'il avait été impressionné par la manière de poser des questions de ce jeune collègue d'une politesse réfléchie[2]. Lévi-Strauss, quant à lui, a parlé d'une véritable « illumination » :

> J'étais à l'époque une sorte de structuraliste naïf. Je faisais du structuralisme sans le savoir. Jakobson m'a révélé l'existence d'un corps de doctrine déjà constitué dans une discipline : la linguistique que je n'avais jamais pratiquée. Pour moi, ce fut une illumination[3].

Ce qui s'est passé, donc, en ces jours de 1942 à New York, ce n'est rien d'autre que la naissance du structuralisme. Car la vérité est qu'il ne préexistait pas à cette illumination : c'est la déclaration d'équivalence perçue et posée par l'anthropologue entre sa pratique et celle du linguiste qui a *fait* le structuralisme. Le structuralisme, en effet, est un paradigme transversal pour les sciences humaines (et peut-être pas seulement humaines) ; il n'a donc d'existence que s'il s'exporte effectivement hors de sa discipline d'origine, la linguistique, pour traverser d'autres sciences. Et cela n'arriva en réalité qu'avec Lévi-Strauss.

On s'est beaucoup interrogé sur le sens exact de ce nouvel « -isme ». Certains ont voulu y voir une méthodologie précise, qu'on trouverait réalisée de manière exemplaire dans l'œuvre de Jakobson, que Lévi-Strauss aurait importée en anthropologie au prix de distorsions, puis qui se serait perdue dans les eaux

1. Voir la lettre du 12 mai 1966.
2. Cf. Roman Jakobson, « *Dear Claude*, cher Maître », art. cité (voir l'annexe 7).
3. Claude Lévi-Strauss et Didier Éribon, *De près et de loin* (1988), Paris, O. Jacob, 1988, p. 62-63.

troubles de la psychanalyse avec Lacan, de la critique des mœurs avec Barthes, de l'histoire des idées et même de la métaphysique avec Foucault, avant de donner lieu, du fait de ces généralisations abusives, à des « réfutations » tout aussi confuses et contradictoires[1]. D'autres nous assurent au contraire qu'il est impossible de trouver une méthode structuraliste qui serait appliquée identiquement dans différents champs disciplinaires, qu'il n'y a jamais eu là qu'une « idéologie » scientifique, une vague vision du monde, dominante dans les années 1960, puis rapidement évacuée par le retour d'une vision plus intensément politique des êtres humains après Mai 68[2]. En vérité, le structuralisme est tout entier dans la *rencontre* entre ces deux hommes, ou plus exactement dans la déclaration d'équivalence de ces deux *pratiques*, la linguistique de Jakobson et l'anthropologie de Lévi-Strauss. Là pas plus qu'ailleurs, l'identité n'est au-dessus des variations : elle est la matrice même de leurs différences.

Quand on regarde, en effet, la manière dont Lévi-Strauss analyse ses données dans les *Structures élémentaires de la parenté* (1949), il est difficile de voir le rapport avec les opérations mises en œuvre par Jakobson à la même époque dans sa propre discipline. Rappelons brièvement l'enjeu de ce chef-d'œuvre de l'anthropologie qui fit d'emblée de Lévi-Strauss un maître. Il s'agit de travailler sur un corpus d'appellations de parenté. Cette méthode, qui remonte à la grande enquête réalisée par le précurseur de l'anthropologie américaine, Lewis Henry Morgan[3], à la fin du XIX^e^ siècle, consiste à comparer différentes manières de nommer les parents. Ainsi, dans certaines langues, il existe un mot pour dire la « cousine paternelle » et un autre pour désigner ce que nous appelons la « cousine maternelle », alors qu'en français nous n'en avons qu'un

1. Telle est la thèse notamment de Jean-Claude Milner dans *Le Périple structural*, Paris, Seuil, 2002.

2. C'est notamment la lecture qu'en firent à l'époque le philosophe marxiste hétérodoxe Henri Lefebvre (*L'Idéologie structuraliste*, Paris, Seuil, 1975) ou l'essayiste Jean-François Revel (*Pourquoi des philosophes ?*, Paris, Julliard, 1957).

3. *Systems of Consanguinity and Affinity of the Human Family*, Washington (D. C.), Smithsonian Institution, 1871 ; Lewis Henry Morgan à la mémoire de qui est dédié *Les Structures élémentaires de la parenté*, Paris, PUF, 1949.

seul, « cousine ». De même, il existe en anglais un mot, *siblings*, pour désigner « les frères et sœurs », autrement dit les germains des deux sexes, alors qu'il n'en existe aucun en français pour cet emploi. Accumulant des informations de ce genre, on constitue des listes de termes de parenté, tout à fait comme celle qu'on trouvera dans les pages de cette correspondance, Lévi-Strauss ayant demandé à Jakobson de lui en envoyer une à propos de la parenté slave[1]. L'objectif de l'anthropologie est alors de tenter de donner une explication simple et unique de ces différents termes. La contribution propre de Lévi-Strauss n'est pas de supposer que ces différents termes fassent système (c'est-à-dire qu'un terme de parenté ne saurait valoir isolément mais seulement en relation avec les autres – thèse, au fond, évidente : s'il y a « père », c'est qu'il y a « fils », s'il y a « fils », c'est qu'il y a « fille », etc.), mais de tenter de montrer que, derrière ces systèmes, il y a non pas, comme on le croyait depuis Morgan, des règles de filiation, mais des règles de mariage, dont l'effet est d'organiser des cycles de réciprocité : un groupe ayant donné une femme à un autre à une génération récupérera une femme du même groupe (ou d'un groupe à qui l'autre a donné à son tour une femme, etc.) au bout d'un certain nombre de générations. Établir ces cycles de réciprocité est l'objet du livre. On y trouve des graphiques de ce genre, qui sont l'aboutissement de la recherche, parce qu'ils représentent l'organisation sociale que produit et maintient un système de parenté souvent à l'insu de ses acteurs (voir *figure 1* page suivante).

Il suffit de se tourner maintenant vers la linguistique pour voir que tout cela est fort éloigné de ce que fait Jakobson à la même époque. Celui-ci a derrière lui la longue et brillante aventure de la « phonologie ». Il avait inventé cette branche nouvelle de la linguistique avec un autre de ses grands amis, mort précocement en 1939, le prince Nikolaï Troubetskoï – à qui Jakobson comparera d'ailleurs Lévi-Strauss, dans l'hommage anniversaire déjà mentionné[2], peut-être parce que ces deux amitiés ont constitué, successivement,

1. Voir les lettres du 27 novembre 1947 et du 12 mai 1948.
2. Voir l'annexe 7.

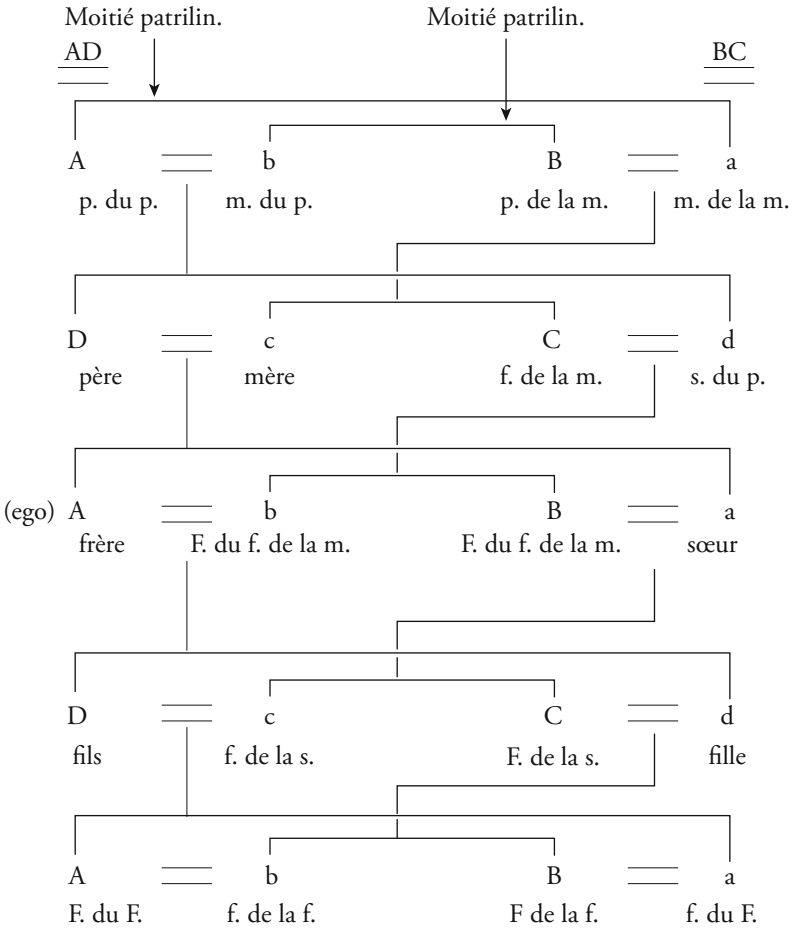


Figure 1. **Le système de parenté Kariera et sa structure (mariage avec la fille du frère de la mère et cycle de réciprocité à quatre sous-sections**[1]**)**

les deux étapes décisives dans la constitution du structuralisme comme paradigme : avec le premier, Jakobson met au point le principe et en démontre l'efficacité dans une discipline précise, la linguistique ; avec le second, il découvre que cette intuition théorique peut effectivement se généraliser au-delà d'une seule discipline, comme il l'espérait – *ergo* le structuralisme existe !

1. Claude Lévi-Strauss, *Structures élémentaires de la parenté*, *op. cit.*, p. 186 et 188, figures 11 et 12.

Quand Jakobson rencontre Lévi-Strauss, en 1942, la phonologie est déjà une branche conquérante de la linguistique internationale, avec des ramifications dans tous les pays européens et aux États-Unis. Elle se définit par la conviction qu'il ne faut pas étudier les sons du langage uniquement comme des réalités observables, ainsi que le fait la *phonétique*. Celle-ci a pour objectif de décrire aussi clairement que possible les sons des différentes langues, au moyen d'un alphabet universel permettant à chaque linguiste de rapporter ses observations sur le terrain. Il existe deux modalités de descriptions des sons : soit on les classe par l'usage qui est fait de l'appareil phonatoire (ainsi, on parlera par exemple de « consonne occlusive bilabiale sourde » pour le p français ou de « voyelle mi-fermée postérieure arrondie » pour notre o, etc.) ; soit on les décrit par des moyens acoustiques, en notant les différences de composition de leur spectre sonore[1].

La phonologie, quant à elle, naît d'une observation très simple : des signaux sonores très différents peuvent être reconnus par les sujets parlants comme des variantes d'un même signe. Ainsi le r français dans « J'en ai marre ! » peut être roulé ou grasseyé, sans que cela fasse de différence du point de vue de la signification ou, plus précisément, de l'identification du signe : chacun reconnaîtra que c'est bien le mot « marre » qui a été prononcé. En revanche, il suffit de changer très légèrement la prononciation pour que la phrase devienne « J'en ai mal », ce qui n'est tout de même pas tout à fait la même chose ! Cette différence entre r et l, qui paraît évidente à des locuteurs du français, est cependant imperceptible pour des locuteurs du japonais ou du chinois par exemple. La « phonologie » s'efforce précisément d'établir la liste de ces différences phoniques qui ont un caractère fonctionnel dans chaque langue, éliminant au passage les variantes stylistiques (comme le r grasseyé ou le r roulé en français), ainsi que les variantes combinatoires (tel le phonème / x /, écrit « ch », allemand, qui forme un seul phonème, bien qu'il se prononce différemment après un i par

1. Pour la description acoustique des voyelles du français, on pourra se rapporter à l'entrée « Formant » de l'encyclopédie en ligne Wikipédia.

exemple, comme dans *Licht*, ou après un a, comme dans *Macht*), afin de ne retenir que ce qui, dans le son, a un caractère distinctif, c'est-à-dire permet de ne pas confondre deux signes.

Ce faisant, la phonologie retrouve une thèse du père mythique du structuralisme, Ferdinand de Saussure (1857-1913), linguiste genevois qui, s'il n'a jamais utilisé le mot « structuralisme », a effectivement formulé, dans son *Cours de linguistique générale*, des thèses très proches de celles que développeront Troubetskoï et Jakobson. Ce cours, publié en 1916, véritable bible pour des générations de linguistes et de chercheurs en sciences sociales, a été rédigé à partir de notes de cours par deux anciens élèves et disciples de Saussure après la mort de ce dernier. Depuis, les spécialistes ont montré que la pensée de Saussure était assez nettement différente de celle qui était exposée dans ce cours, et on verra, en lisant la correspondance, que Jakobson fut très attentif à la découverte, dans les années 1950, d'un « autre Saussure » – intérêt qu'une fois de plus il communiquera immédiatement à Lévi-Strauss, au point de se retrouver, l'un et l'autre, à rédiger des articles sur le Saussure des manuscrits[1] ! On trouve néanmoins dans le « CLG » (c'est sous ce petit nom que ce cours a été connu par plusieurs générations successives) de nombreuses idées que le linguiste russe avait déjà fait siennes depuis longtemps : le langage doit être étudié comme un système de signes, c'est-à-dire non pas uniquement comme une réalité sonore observable, mais comme un composé d'entités dont toute la réalité est de signifier ; les signes sont définis par leur caractère « différentiel » ou « oppositif », Saussure allant jusqu'à dire que « dans la langue il n'y a que des différences, sans terme positif[2] » ; pour cette raison, un signe n'existe jamais seul, mais toujours en relation, et donc dans un *système* ; enfin, à ce titre,

1. Cf. « La première lettre de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet sur les anagrammes (publiée et commentée par Roman Jakobson) », *L'Homme*, vol. 11, n° 2, 1971, p. 15-24 (repris in *Selected Writings*, t. 7, chap. 24) ; Claude Lévi-Strauss, « Religion, langue et histoire : à propos d'un texte inédit de Ferdinand de Saussure », in *Mélanges en l'honneur de Fernand Braudel, 2. Méthodologie de l'histoire et des sciences humaines*, Toulouse, Privat, 1972, p. 325-333 (repris in *Le Regard éloigné*, Paris, Plon, 1983, chap. 10).

2. *Cours de linguistique générale* (1916), Paris, Payot, 1972, p. 166.

la phonologie n'est qu'une partie d'une discipline plus large, qui étudierait les « signes » en général, cette discipline que Saussure a nommée « sémiologie »[1].

Il y a d'autres thèses attribuées au Saussure du CLG, que Jakobson rejettera toujours : la linéarité du signifiant, l'arbitraire du signe, le caractère non systématique de la diachronie, et plus généralement l'affirmation du caractère contingent des changements linguistiques. Mais la partie héritée est assez large pour donner le sentiment que la phonologie a converti les propositions saussuriennes en un programme de recherches fécond, précis et cumulatif, bref en une science « normale », au sens du grand historien des sciences Thomas Kuhn[2]. Il faut prendre la mesure de ce sentiment : enfin une science humaine qui fonctionnerait comme la physique galiléenne ! Le prestige de la linguistique tient précisément à cette capacité qu'elle a eue de donner lieu à des programmes de recherches relativement cumulatifs : ce fut la linguistique indo-européenne et comparatiste au XIX^e^ siècle ; puis la phonologie structurale dans la première moitié du XX^e^ siècle ; avant qu'elle ne soit supplantée par la grammaire générative de Noam Chomsky au tournant des années 1960 et 1970. La réalité telle que l'histoire des sciences nous l'enseigne ne correspond certes pas vraiment à ce grand récit : aucun de ces paradigmes n'a véritablement imposé un consensus scientifique du même genre que ceux de Newton, Galilée ou Einstein. Mais il importe néanmoins de savoir que Jakobson et Lévi-Strauss n'ont jamais cédé sur cet horizon, cette espérance, voire ce but, sans imaginer l'avoir atteint.

La phonologie est donc une discipline dotée d'un immense prestige quand Lévi-Strauss la découvre. Et de même que l'anthropologie de Lévi-Strauss se parachève dans la reconstitution des cycles de réciprocité, de même la recherche phonologique aboutit

1. Au mot de « sémiologie » est parfois préféré, notamment en anglais, celui de « sémiotique », qui vient du philosophe et logicien américain Charles Sanders Peirce (1839-1914). Pour Jakobson cependant, les deux termes sont synonymes. Il en va de même pour les termes « phonologique » et « phonémique », le second, qu'on trouve parfois en français, étant une transcription littérale de l'anglais « *phonemic* ».

2. *La Structure des révolutions scientifiques* (1962), Paris, Flammarion, 1983.

à des *systèmes phonologiques*. Le mot « structure » ne signifie rien d'autre que la forme d'un tel système. Prenons par exemple la représentation que Troubetskoï propose de la quasi-intégralité du « système des consonnes de l'allemand » dans ses *Principes de phonologie* (1939) :

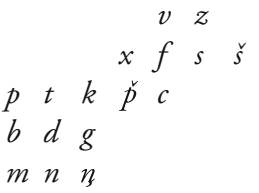


Figure 2. **Structure phonologique du système consonantique de l'allemand (85 %)** [1]

La « structure » de ce système n'est rien d'autre que ce qu'on obtient quand on fait abstraction des lettres particulières. Chaque phonème apparaît ainsi défini par sa position dans un tel système ; cela constitue son « identité structurale ». Mais le lecteur trouvera dans cette correspondance même une illustration particulièrement spectaculaire du concept de structure, cette fois due à Jakobson lui-même, et d'ailleurs à la demande de Lévi-Strauss pour des raisons pédagogiques tout à fait identiques à celles qui sont les nôtres ici : c'est celle du système phonologique du français, consonnes et voyelles comprises. Elle fait l'objet d'un article important, dont nous proposons ici en annexe pour la première fois une traduction en français[2]. Il faut comprendre le mot « structure » non pas en s'appuyant sur d'abstraites définitions, mais en regardant ces diagrammes, qui ont la forme de « structure cristalline », comme le note Lévi-Strauss[3]. C'est là le concept de structure tel qu'il est

1. Nikolaï Troubetskoï, *Principes de phonologie* (1939), Paris, Klincksieck, 1949, p. 74. (Cette figure couvre 85 % de l'ensemble des phonèmes consonantiques de l'allemand.)

2. Voir l'annexe 8, « Remarques sur la structure phonologique du français », et plus précisément, pour les graphiques, les pages 420-421.

3. Lettre du 9 janvier 1949.

au travail dans des pratiques scientifiques effectives, capables de témoigner de leur fécondité.

Or il suffit de comparer le graphique des cycles de parenté réalisé par Lévi-Strauss et celui du système phonologique du français élaboré par Jakobson pour se rendre compte que les deux chercheurs ne *faisaient* manifestement pas la même chose. Certes, il est bien question de système dans les deux cas, mais cela est vague : Aristote aussi parlait de système, tout comme Hegel ou Leibniz. Le mot ne suffit pas à définir une pratique scientifique. Alors, en quel sens Lévi-Strauss a-t-il pu se reconnaître dans la *pratique* de son aîné ?

Avant de répondre à cette question, il importe de rappeler que Jakobson s'était distingué, dans la brillante histoire de la phonologie, par trois partis pris. D'abord, il avait mis l'accent sur le caractère *binaire* des traits distinctifs. Il défendait l'idée qu'une différence phonologique consistait en la présence ou en l'absence d'un trait. Par exemple, le trait de voisement, qui consiste à faire ou non vibrer les cordes vocales, permet de distinguer en français les phonèmes / p / (non voisé) et / b / (voisé). Idéalement, toutes les différences devraient avoir ce caractère, présence ou absence d'un trait, et un aspect important du travail de Jakobson sera de chercher à réduire les différences phonologiques jusqu'à de tels traits. Ce « binarisme », que Troubetskoï ne partageait pas, lui fut longtemps reproché et reste de fait une de ses thèses les plus contestées. Il eut cependant immédiatement une grande faveur auprès de Lévi-Strauss.

Par ailleurs, Jakobson insista très tôt sur la nécessité de décrire les traits distinctifs du point de vue acoustique, et non pas articulatoire. C'est donc en termes de profil d'occupation du spectre sonore et non de mobilisation des organes phonatoires que les traits phonologiques sont décrits. L'argument est simple : si l'important dans le langage est sa capacité distinctive, c'est le point de vue des distinctions faites et non celui de leur production qu'il faut saisir.

Enfin, Jakobson insista constamment sur la nécessité de chercher les lois universelles de fabrication des systèmes phonologiques et de ne pas se contenter d'une description des systèmes phonologiques

propres à chaque langue. C'est tout l'enjeu d'un travail dont il est souvent question dans la correspondance avec Lévi-Strauss, *Langage enfantin et aphasie*, ouvrage publié pour la première fois en allemand en 1941 mais qui fournira plus tard le titre d'un recueil d'articles paru en français en 1969[1] : les principes d'acquisition du langage enfantin, dont les aphasies donnent une image en miroir lors de leur décomposition, montreraient que toutes les langues se déduisent d'une spécification progressive d'une structure simple. Cette structure est désormais connue sous le nom de « triangle vocalique-consonantique de Jakobson » ou de « triangle primitif »[2]. Elle repose sur la combinaison de trois traits distinctifs. Le premier distingue les consonnes des voyelles, les premières ayant plus d'énergie que les secondes. Le deuxième trait est l'opposition du compact et du diffus, qui oppose / a / d'un côté (compact), et / u / et / i / de l'autre (diffus) – et aussi / k / (compact) et / p / et / t / (diffus)[3]. Le troisième, enfin, est l'opposition grave / aigu, qui oppose / u / (grave) à / i / (aigu), ainsi que / p / et / t /.

Toutes les langues du monde seraient des spécifications de ce triangle, ce qui ne veut pas dire qu'on y retrouve les six phonèmes indiqués ici, et certainement pas tels que nous les connaissons en français. Les différents systèmes phonologiques résultent plutôt d'opérations effectuées sur ce triangle : par exemple, la ligne entre / u / et / i / est coupée en son milieu pour introduire un phonème intermédiaire, ou bien des traits supplémentaires s'ajoutent et multiplient les phonèmes sur les pointes du triangle, ou bien deux branches s'écrasent l'une sur l'autre, provoquant certains phénomènes de compensation, etc. Cela veut donc dire que certains traits distinctifs dépendent d'autres de manière universelle – ce

1. Paris, Minuit, 1969.

2. Cf. « Phonétique et phonologie », in *Essais de linguistique générale*, *op. cit.*, t. 1, chap. 6, section 4.1.

3. Sur le sens acoustique exact de cette opposition, on peut renvoyer le lecteur courageux à la définition qu'en donne Jakobson dans l'article publié en annexe 8, « Remarques sur la structure phonologique du français », bien qu'il l'appelât alors « saturé / dilué » (p. 414).

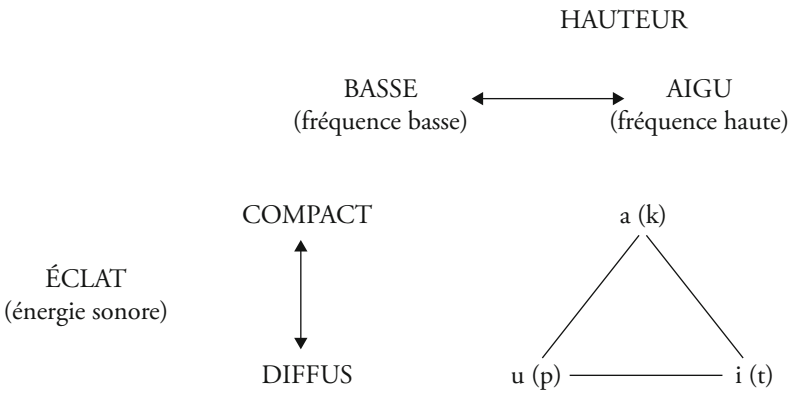


Figure 3. **Le « triangle primitif » de Jakobson**[1]

que Jakobson appelle des « lois d'implication ». Mais cela veut dire aussi que seule la *plasticité* de cette structure embryonnaire lui donne son caractère universel, et non pas quelque limite rigide qu'elle imposerait à la variation. On retrouve ici l'idée qui est au cœur de l'intuition qu'il faut bien dire philosophique animant les deux hommes : la conviction que tout invariant n'existe que comme matrice de variations définies.

L'« illumination » par laquelle Lévi-Strauss, se reconnaissant « structuraliste », invente le structuralisme lui-même n'est donc pas celle de la phonologie en général, mais de cette version particulière qu'en propose Jakobson. Mais qu'en retient-il exactement ?

Il se reconnaît d'abord au niveau non pas des méthodes à proprement parler, mais des principes. Ces principes partagés ne cessent d'affleurer à travers les lettres ; cependant, comme ils restent la plupart du temps implicites – précisément parce qu'ils sont les présupposés communs –, il n'est pas inutile de les expliciter brièvement. Ils constituent une sorte de *credo* structuraliste.

Premièrement, les phénomènes culturels vont en système. De

1. Nous donnons ici une représentation synthétique due à Edmund Leach, *Claude Lévi-Strauss*, Chicago (Ill.), University of Chicago Press, 1970, p. 39.

même que les phonèmes n'existent que par relation et dans des ensembles, de même tout trait culturel appartient à un système. Ainsi, une règle de parenté, une règle de filiation, un terme de parenté, ne sont pas compréhensibles isolément.

Deuxièmement, ce système n'est pas une sorte de gros organisme collectif qui affecterait à chacun de ces éléments une fonction comme en ont les organes afin d'assurer le métabolisme du corps entier. Sa fonction est de *faire sens*. Sa nature est celle du *signe*. Sur ce point, l'introduction du structuralisme en sociologie signifie une rupture avec le modèle biologique projeté sur les collectivités sociales. Cela n'implique pas, d'ailleurs, contrairement à ce qu'on a longtemps cru, une opposition étanche entre la « nature » et la « culture », mais plutôt une tentative de chercher ailleurs les fondements biologiques de la culture – ailleurs, c'est-à-dire dans des processus sémiotiques, dans des manières de produire de la signification, qui apparaissent déjà dans le vivant, voire dans l'inanimé[1]. Plus précisément, cela implique un refus du « béhaviorisme » et du « positivisme », autrement dit, dans l'esprit de Jakobson en particulier, de l'idée selon laquelle on pourrait se contenter de décrire les phénomènes observables en faisant abstraction de tout élément spirituel ou idéal et simplement en cherchant des lois reliant ces phénomènes enregistrés de l'extérieur. Le linguiste russe déploie clairement sa bannière : « […] brandir le sens comme le problème central et brûlant de la science du langage[2] ». L'anthropologue français ne dira pas autre chose pour sa discipline.

Troisième point de rencontre : contrairement à la tradition dite herméneutique (du mot grec *hermeneia*, qui signifie « interprétation »), tradition notamment allemande et qui prend sa source dans la théologie, Lévi-Strauss et Jakobson, en réhabilitant le « sens », ne réhabilitent pas les intentions subjectives, ni le vécu, ni l'expérience ; encore moins protestent-ils, comme le faisait à

1. Cf. la transcription de la conversation télévisée que les deux amis eurent avec les biologistes François Jacob et Philippe L'Héritier : « "Vivre et parler" : un débat entre François Jacob, Roman Jakobson, Claude Lévi-Strauss et Philippe L'Héritier », *Les Lettres françaises*, n^{os} 1221 et 1222, 1968, p. 3-7 et 4-5. (Texte reproduit en annexe 3.)

2. Lettre du 18 avril 1949.

l'époque tout le courant de la « phénoménologie », contre l'idée d'un traitement scientifique des faits sémiologiques ou d'une « objectivation de l'être humain ». Cette tendance s'incarne, en France, après-guerre, en particulier dans l'existentialisme – et Lévi-Strauss ferraille si férocement contre elle qu'il finit par agacer son aîné, qui note le caractère à son goût trop systématique de ses sarcasmes contre la philosophie de Sartre[1]. Il n'empêche que les deux amis sont l'un tout autant que l'autre à la recherche d'une *science des signes*, c'est-à-dire d'une théorie permettant de reconstruire les machines qui produisent le sens comme un effet, et non pas d'une méthode permettant de saisir avec empathie les vécus des uns ou des autres. C'est de ce point de vue qu'ils se trouvent en phase avec la « cybernétique » de Norbert Wiener ou de la théorie des jeux de John von Neumann. Ils ne sont pas positivistes, certes, mais ils sont volontiers « scientistes », en tout cas animés d'une espérance simple : faire des phénomènes humains des objets d'une science positive et si possible mathématisée.

Quatrièmement : derrière les différentes organisations de la vie culturelle humaine – autrement dit, les langues, les systèmes de parenté, les corpus mythiques, les institutions politiques, les habitudes alimentaires, etc. –, il y aurait une seule et même exigence : donner du sens à la vie. Cela veut dire aussi qu'on peut espérer y retrouver à chaque fois les mêmes mécanismes à l'œuvre : les mécanismes de la « pensée symbolique ». C'est la raison pour laquelle les deux hommes ne cessent de chercher dans le travail de l'autre des analogies de fonctionnement qui témoigneraient de l'unité de cette fonction. Ainsi Lévi-Strauss cherche-t-il à établir des analogies formelles entre les langues et les systèmes de parenté, suscitant au passage l'ire de quelques linguistes défendant, sans aucune force d'ailleurs, la pureté de leur discipline[2].

A fortiori, il n'y a pas lieu de se contenter de la description de tel ou tel système culturel (telle langue, tel ensemble de coutumes vestimentaires, etc.) : il faut chercher à saisir derrière cette diversité les

1. Voir la lettre du 27 juin 1962.
2. Voir la lettre du 13 mars 1952.

lois générales qui la commandent, c'est-à-dire non pas l'annulent mais l'engendrent. *Les Structures élémentaires de la parenté* propose une thèse censée valoir pour tous les systèmes de parenté au monde, expliquant leur diversité comme différentes manières de répondre au même problème : comment échanger les femmes de telle sorte qu'il puisse se créer des relations d'alliance entre des groupes qui font dépendre leur reproduction les uns des autres ? C'est à bon droit que Lévi-Strauss peut reconnaître dans son travail une inspiration commune avec l'effort de Jakobson pour reconstituer les lois universelles de formation des systèmes phonologiques, comme ce dernier l'illustre dans sa recherche sur le langage enfantin et l'aphasie[1]. Les deux hommes sont des universalistes parce qu'ils sont comparatistes.

Enfin, cinquième et dernier point de rencontre : si les phénomènes culturels doivent leur caractère relationnel et systématique au fait qu'ils sont des signes, cela veut dire qu'ils ont un caractère oppositif ou différentiel, voire binaire. C'est un point essentiel de la méthodologie de Jakobson que Lévi-Strauss tentera immédiatement d'importer dans son travail sur la parenté.

Ces tentatives, cependant, paraissent assez baroques, sinon forcées. *Les Structures élémentaires de la parenté* sont sans doute déjà trop avancées quand Lévi-Strauss rencontre Jakobson pour que le modèle phonologique puisse se déployer véritablement au niveau des méthodologies mises en œuvre. Certes, l'auteur fait bien quelques tentatives pour reformuler son travail dans le langage de la « sémiologie » qu'il vient de découvrir. Ainsi, il suggère que les « femmes » qui font l'objet de cet échange qu'on appelle précisément « symbolique » (parce qu'il consiste à échanger des cadeaux, qui sont des gages d'alliance, donc des signes, plus que des objets de besoin ou de consommation) sont comme des phonèmes, au sens où elles peuvent être considérées comme étant marquées positivement ou négativement selon leur position relativement à un sujet masculin : de ce fait, une femme acquise (une épouse) étant corrélative d'une femme cédée (une sœur),

1. *Langage enfantin et aphasie*, *op. cit.*

l'une est en somme le négatif de l'autre, de sorte qu'aucune n'existe seule et qu'on peut imaginer représenter le système de parenté par le jeu de ces signes positifs et négatifs[1]. Les graphiques cependant ne trompent pas : ce n'est pas cette méthodologie que Lévi-Strauss utilise pour représenter les systèmes de parenté. Elle semble plutôt constituer une sorte d'habillage *a posteriori*, certes source d'intuitions extrêmement profondes et de perspectives fascinantes, mais point d'une méthode scientifique à proprement parler.

Ce n'est que lorsqu'il se trouve conduit à travailler sur les mythes, à partir du début des années 1950, que cette méthodologie apparaît, donnant ainsi une consistance authentique au structuralisme comme paradigme scientifique. L'affaire se joue sur un concept, celui de « mythème ». Jakobson lui-même confiera les doutes qu'il avait eus d'abord sur la pertinence de cette identification entre « phonème » et « mythème »[2]. Ce mot, inventé par Lévi-Strauss, désigne une identité mythologique qui ne se confond avec aucune de ses incarnations particulières. De même que, comme on l'a vu, le phonème / x / en allemand sonne très différemment dans *Licht* et dans *Macht*, de même, explique Lévi-Strauss dans sa leçon inaugurale au Collège de France, dans un mythe, « un roi n'est pas seulement un roi et une bergère une bergère[3] ». Ils sont l'un et l'autre des variantes d'autres figures mythiques, qui peuvent être très dissemblables les unes des autres : ainsi, un singe et un fourmilier peuvent être des transformations d'un même signe mythologique, comme le poison et un séducteur, un collier de perles et une tête coupée[4], etc. : « chaque personnage […], loin

1. Cf. en particulier *Les Structures élémentaires de la parenté*, *op. cit.*, p. 168, figure 7 – et aussi les schémas où Lévi-Strauss introduit les signes (+) et (–) dans « L'analyse structurale en linguistique et en anthropologie », d'ailleurs écrit pour Jakobson et d'abord publié dans la revue que ce dernier venait de fonder en 1945, *Word* (vol. 1, n° 1, 1945, p. 33-53 ; repris in *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958, chap. 2).

2. Cf. « *Dear Claude*, cher Maître », art. cité (voir l'annexe 7).

3. *Anthropologie structurale deux*, Paris, Plon, 1973, p. 170.

4. Ces exemples sont extraits de différentes œuvres de Lévi-Strauss : singe et fourmilier (*La Potière jalouse*, Paris, Plon, 1985, chap. 8), poison et séducteur (*Mythologiques*, t. 1, *Le cru et le cuit*, Paris, Plon, 1964, p. 287), collier de perles et tête coupée (*Mythologiques*, t. 3, *L'origine des manières de table*, Paris, Plon, 1968, p. 285). Mais on en trouvera quasiment à chaque page des travaux de Lévi-Strauss sur les mythes !

de constituer une entité, est, à la manière du phonème tel que le conçoit Jakobson, un "faisceau d'éléments différentiels"[1] ». Cette fois-ci, la référence à Jakobson donne lieu à des procédés effectivement similaires. C'est donc sur le terrain particulier du traitement à réserver aux *identités* dans les sciences de la culture que l'illumination originelle va se déployer en une méthode d'une efficacité et d'une inventivité rares – et plus particulièrement à partir de la thèse selon laquelle il ne faut jamais croire que cette identité puisse se confondre avec la *ressemblance* (autrement dit, avec la récurrence de traits observables). L'immense entreprise des *Mythologiques* est le terrain où la rencontre entre Jakobson et Lévi-Strauss donne toute sa mesure. C'est par elle que ce dernier achève de convaincre son aîné du bien-fondé de son audacieuse déclaration d'équivalence – par elle, en somme, que le structuralisme se met véritablement à *exister*.

Sous le signe de Saussure

Il est d'autant plus remarquable de constater que c'est aussi sur cette question de l'identité que l'un et l'autre se reconnaissent également dans le fondateur mythique du structuralisme, Ferdinand de Saussure. Paraît, en effet, en 1957 chez Droz le livre d'un certain Robert Godel, *Les Sources manuscrites du* Cours de linguistique générale *de F. de Saussure*. Jakobson est immédiatement sensible aux relectures que ces manuscrits laissent entrevoir de l'œuvre du paradoxal maître genevois. Maître paradoxal, Saussure l'était car, lui qui incarnait à l'époque le symbole d'un rationalisme linguistique permettant enfin de faire du langage une science rigoureuse, se révélait en réalité un homme de doutes et de dichotomies. Il avait cessé de publier le moindre travail substantiel en linguistique après l'âge de 24 ans – et après deux essais majeurs, qui révolutionnèrent sa discipline, la linguistique comparée indo-européenne – parce qu'il était, disait-il, « dégoûté de la difficulté qu'il

1. *Anthropologie structurale deux*, *op. cit.*, p. 162.

y a en général à écrire dix lignes ayant le sens commun en matière de faits de langage » et saisi par la « vanité de tout ce qu'on peut faire finalement en linguistique »[1]. Or cette difficulté est liée à ce qu'on pourrait appeler le caractère métamorphique des entités linguistiques, qui ne peut que les faire glisser entre les doigts des linguistes, en particulier des linguistes positivistes confondant les réalités linguistiques avec des données observables. Il se trouve que c'est précisément sur ce point que Saussure les compare aux entités mythiques : un personnage mythique, explique-t-il dans une note manuscrite sur les légendes, est comme une lettre ou un mot : dès qu'il est en usage, c'est-à-dire répété, il se transforme. Sa réalité est de se transformer[2]. Jakobson recopie ce texte dans une lettre à Lévi-Strauss dès qu'il met la main dessus[3]. Et on comprend pourquoi : il montre que le fameux projet de la « sémiologie » se confondait, dans l'esprit de Saussure lui-même, avec cette idée que l'analogie entre le mythe et le langage tient au régime singulier de leurs identités, qui confond répétition et variation. Les signes ne sont en somme rien d'autre que des identités métamorphiques, des identités qui se réduisent exactement au parcours de leurs variantes.

Citons plus longuement la note manuscrite de Saussure dont Jakobson ne recopie que le début, car elle montre avec quel degré de précision s'y trouvaient effectivement noués les différents éléments de la rencontre ultérieure entre les deux hommes :

> Il est vrai qu'en allant au fond des choses on s'aperçoit dans ce domaine, comme dans le domaine parent de la linguistique, que les incongruités de la pensée viennent d'une insuffisante réflexion sur ce qu'est l'*identité* ou les caractères de l'identité lorsqu'il s'agit d'un être inexistant, comme le *mot*, ou la *personne mythique*, ou une *lettre de l'alphabet*, qui ne sont que différentes formes du SIGNE, au sens philosophique, mal aperçu il est vrai de la philosophie elle-même. Une lettre de l'alphabet, par exemple une lettre de l'alphabet unique

1. Ferdinand de Saussure, « Lettre à Antoine Meillet sur les anagrammes, 12 novembre 1906 », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, n° 21, 1964, p. 95.

2. Robert Godel, *Les Sources manuscrites du* Cours de linguistique générale *de F. de Saussure*, Paris, Droz, 1957, p. 136.

3. Lettre du 25 février 1966.

germanique, ne possède par évidence, dès le commencement, aucune autre *identité* que celle qui résulte de l'association :
a) d'une certaine valeur phonétique ;
b) d'une certaine forme graphique ;
c) par le nom ou les surnoms qui peuvent lui être donnés ;
d) par sa place dans l'alphabet.
Si deux ou trois de ces éléments changent, comme cela se produit à tout moment et d'autant plus rapidement que souvent un changement entraîne l'autre, on ne sait plus *littéralement et matériellement* ce qui est entendu au bout de très peu de temps, ou plutôt […]
L'individu graphique (et de même en général l'individu sémiologique) n'aura pas comme l'individu organique un moyen de prouver qu'il est resté le même parce qu'il repose depuis la base sur une association libre.
Comme on le voit, au fond l'incapacité à maintenir une identité certaine ne doit pas être mise sur le compte des effets du *Temps* – c'est là l'erreur remarquable de ceux qui s'occupent de signes –, mais est déposée d'avance dans la constitution même de l'être que l'on choie et observe comme un organisme alors qu'il n'est que le fantôme obtenu par la combinaison fuyante de deux ou trois idées.
Tout est affaire de *définition*.
[…] il faudrait bien en venir à voir, de proche en proche, quelle est la nature fondamentale de ces êtres sur lesquels raisonne en général la mythographie. (Ms. fr. 3958 / 8,20-22)[1]

La boucle est donc bouclée : le structuralisme existe, puisque Saussure a anticipé le point exact de la rencontre entre Lévi-Strauss et Jakobson ! L'Idée structuraliste se détache de ceux qui l'ont incarnée : leurs identifications en chaînes ont fabriqué, pas à pas, un être qui les surplombe. Ce n'est pas eux qui ont fait l'idée, mais l'idée qui les a traversés ! Ainsi naissent les paradigmes. Car, pour qu'ils existent, il faut qu'une méthode, ou du moins un certain nombre de principes opératoires qui peuvent inspirer des méthodes précises, puisse se déplacer d'une discipline à une autre. On l'a vu, les recherches de Lévi-Strauss sur la parenté pouvaient

1. Pour plus de détails s'agissant des recherches de Saussure sur les légendes, voir la lettre du 25 février 1966 et la première note qui l'accompagne.

revendiquer une affinité d'esprit avec celles de Jakobson sur les langues, mais seules les enquêtes sur les mythes ont montré qu'il ne s'agissait pas seulement d'analogie abstraite entre des principes, mais bien d'une matrice méthodologique, d'une véritable *manière de faire*, bref d'une pratique scientifique, qui voyage d'une discipline à l'autre avec bonheur. Cette pratique consiste à traiter les identités comme des parcours de variantes, dénouant ainsi la ressemblance et l'identité. L'analogie entre le mythe et le langage est donc le lieu de réalisation le plus tangible, le plus substantiel, le plus convaincant de l'existence du « structuralisme ». Que le père mythique du structuralisme ait fondé son concept même de *signe*, ainsi que l'espoir d'une généralisation de la méthode qu'il entrevoyait, autrement dit de la « sémiologie », sur cette figure nouvelle de l'identité apporte une confirmation mythique à la réalité de la rencontre entre l'anthropologue et le linguiste : la voilà qui passe dans l'éternité. Cette amitié se déploie donc, secrètement et explicitement, sous le signe de Saussure. Et c'est ainsi que naît, dans un double mouvement, proactif et rétroactif, à la fois vers l'avant et vers l'arrière, comme toutes choses éternelles, le structuralisme…

Il est d'autant plus remarquable que ce soit cette référence au linguiste suisse qui les conduise à écrire le seul texte qu'ils signeront de leurs deux noms : la mémorable analyse des « Chats » de Baudelaire, qui marquera les études littéraires au point qu'on a pu réunir, dans un fort volume, l'ensemble des réactions que ce court article a suscitées[1]. On suivra dans la correspondance la genèse de ce texte. Mais quelques éléments sont sans doute nécessaires pour apprécier plus complètement ses enjeux.

Le point de départ de cette aventure est une fois de plus la question de l'identité. Saussure, dans une de ses nombreuses recherches inédites et même secrètes, avait entrepris un travail pointu sur un certain genre de poésie antique. Ce travail l'avait conduit à faire l'hypothèse de procédés poétiques reposant sur des

1. Maurice Delcroix et Walter Geerts (dir.), *« Les chats » de Baudelaire. Une confrontation de méthodes*, Namur, Presses universitaires de Namur, 1980.

principes anagrammatiques, autrement dit sur un jeu de permutations de phonèmes. Ces recherches, dites sur les « anagrammes », ne furent connues que dans les années 1960[1].

Or elles rejoignaient de manière frappante le travail sur la poétique dans lequel Jakobson s'était engagé tout à fait indépendamment. Il ne faut pas oublier que la poétique est la première et la plus constante passion de Jakobson, comme y insistera inlassablement d'ailleurs sa dernière épouse, Krystyna Pomorska[2]. On peut même soutenir qu'il est devenu linguiste pour mieux comprendre – et défendre – la poésie de son temps. En effet, avec la révolution du « vers libre », la question de la nature de la poésie et de sa différence d'avec la prose s'est posée en Occident, vers la fin du XIX^e^ siècle, de façon particulièrement aiguë. En Russie, c'est l'importation du symbolisme, surtout français, puis du futurisme, surtout italien, qui donna l'impulsion à ces expérimentations et à ces réflexions, auxquelles Jakobson prit part à la fois comme poète amateur et, surtout, comme critique, théoricien de la littérature et bientôt linguiste. Cette poésie refusait si radicalement de séparer le son du sens qu'elle put aller jusqu'à se passer du lexique existant pour écrire dans une sorte de langue nouvelle, que le poète russe Velimir Khlebnikov appela « *zaoum* », la langue « transmentale ». Le futur homme-orchestre du structuralisme s'essaya, de son côté, à écrire des poèmes uniquement faits de chiffres[3]… Il s'agissait non de chasser toute signification de l'expérience poétique, mais au contraire de trouver un niveau où l'unité du son et du sens serait totale. Cette poésie était liée au mouvement qu'on appela « formaliste », mouvement qui dépassa la littérature, toucha au cinéma (avec Vertov et Eisenstein), aux arts plastiques (avec le « cubo-futurisme », Malevitch, etc.), à la

1. Pour plus de détails sur les « anagrammes », voir la note de la lettre du 30 septembre 1970 à ce sujet ; cf. aussi Roman Jakobson, « La première lettre de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet sur les anagrammes (publiée et commentée par Roman Jakobson) », art. cité.

2. Cf. notamment la postface à Roman Jakobson et Krystyna Pomorska, *Dialogues*, Paris, Flammarion, 1980.

3. Cf. la lettre de Jakobson à Khlebnikov citée *ibid.*, p. 164.

théorie littéraire et à la folkloristique (avec Chklovski, Propp, etc.[1]), avant de finir, après quelques années solaires où il accompagna de sa ferveur la révolution, écrasé par la répression du pouvoir soviétique, comme tant d'éléments authentiquement révolutionnaires de cette séquence[2].

Jakobson resta fidèle toute sa vie à cette formidable *extension du domaine de la poésie*. Nous avons tendance, particulièrement en France, à réduire la poésie à des effets de cadence (l'alexandrin, l'octosyllabe, etc.) et à la rime. Mais ce ne sont là, soutient Jakobson, que deux cas particuliers de répétition dans la variation. Il en est d'autres qui peuvent non seulement avoir des formes bien plus complexes que la simple répétition à l'identique (les symétries en miroir, les inversions, les contrastes, etc.)[3], mais aussi porter sur des contenus autres que les sons : Jakobson s'emploiera ainsi à montrer que les catégories grammaticales sont un de ces niveaux sur lesquels les poètes jouent en introduisant de la symétrie – par exemple, le fait que le premier quatrain d'un sonnet ne contient que des pluriels alors que le second ne contient que des singuliers[4]. Ces symétries peuvent même jouer *entre* les niveaux et aller jusqu'à se prendre elles-mêmes pour objets : dans la lettre par laquelle il initie le processus qui aboutira à l'article commun, Lévi-Strauss suggère que, dans le sonnet de Gérard de Nerval « Le réveil en voiture », « l'asymétrie est réalisée sur le plan prosodique, la symétrie sur le plan phonétique[5] ». On a là l'exemple d'une *métasymétrie par contraste entre deux niveaux*, puisqu'elle met en miroir la présence et l'absence

1. Ces textes furent redécouverts dans les années 1960, sous l'impulsion de Jakobson – qui embarqua d'ailleurs son ami Lévi-Strauss : voir leurs échanges autour du compte rendu de la *Morphologie du conte* de Propp (lettres du 15 décembre 1958 et suivantes). Sur les aspects littéraires, cf. notamment le recueil *Théorie de la littérature*, éd. Tzvetan Todorov, Paris, Seuil, 1966.

2. Jakobson, en 1931, rédigea sur ce sujet un de ses textes les plus poignants, « La génération qui a gaspillé ses poètes » (repris in *Questions de poétique*, Paris, Seuil, « Poétique », 1973, p. 73-101).

3. Cf. « Le parallélisme grammatical et ses aspects russes » (1966), repris in *Questions de poétique*, *op. cit.*, p. 234-279.

4. Cet exemple très simple est artificiel, mais le lecteur trouvera de tels exemples à foison dans l'article sur « Les chats » de Baudelaire (voir l'annexe 1).

5. Voir la seconde étude jointe à la lettre du 16 novembre 1960.

d'une symétrie entre le niveau phonétique et le niveau prosodique (et non pas au sein d'un d'entre eux, par exemple) – autant dire une symétrie complexe… Ainsi, cette formidable extension des procédés poétiques non seulement retrouvait les hypothèses de Saussure dans sa recherche malheureuse sur les anagrammes, mais elle permettait aussi de se débarrasser des scrupules qui l'avaient arrêté : savoir s'ils étaient appliqués consciemment.

De toutes ces observations, Jakobson tire une thèse générale très simple : la poésie est une manière d'introduire dans un message verbal une sorte d'unité formelle et d'annuler la successivité propre à la parole en saturant ce message d'effets d'écho et de symétries. Le discours ordinaire se construit en ajoutant, à un mot choisi, d'autres qui le complètent dans l'unité d'un propos. Au sein d'un poème, par contraste, les parties du discours non seulement se complètent, mais aussi se reflètent. Le fil du discours revient sur lui-même, se dresse à sa propre verticale, repasse sur sa propre trame, de sorte que la ligne sans épaisseur de la parole devient un volume démultiplié dans ses propres reflets. La raison d'être de chaque partie se trouve non dans le contexte extérieur, mais dans une autre partie du même message, qui lui « répond », instaurant ainsi un jeu de renvois réciproques ou de balancier. Traduit dans le langage linguistique de Jakobson, cela donne : l'axe paradigmatique (celui des associations virtuelles entre des termes d'une même langue qui pourraient être utilisés au lieu de celui qui est réalisé, comme le paradigme des pronoms *je*, *tu*, *elle*, etc.) est projeté sur l'axe syntagmatique (celui des combinaisons entre termes réalisés, comme entre *je* et *mange* dans « je mange »). Le poème ne se contente pas de choisir entre les variantes imposées par la langue dans laquelle il est écrit ; ses différentes parties fonctionnent comme des variantes les unes pour les autres, et c'est pourquoi ce petit morceau de discours a l'air d'un univers de langue à lui tout seul. Le poème, en somme, annule le temps, fatalité de la parole comme de la vie.

Or telle était exactement la thèse de Lévi-Strauss sur le mythe, à ceci près que, pour lui, le mythe se contente de jouer sur le niveau sémantique du langage et ne tient pas compte de ses réalisations

linguistiques précises, ce qui le rend intrinsèquement traduisible[1]. Le mythe est un récit qui a l'air de se dérouler de manière linéaire comme une succession d'événements, mais son objectif est de construire une grille d'intelligibilité de notre expérience, donc de fabriquer un petit système de classification des choses du monde. Dans les deux cas, donc, on va de la série à la totalité. Ainsi, pendant que Jakobson explorait les merveilles de la symétrie dans la poésie, Lévi-Strauss les retrouvait dans les mythes ! Toujours cette étrange télépathie qui impressionnait Jakobson. Il était prévisible que la rencontre entre les deux amis aboutisse, en ce point précis, en une œuvre commune. Car, après tout, qu'y a-t-il à mi-chemin entre la langue et le mythe, sinon le poème ?

Ce travail commun a pourtant commencé comme quelques autres échanges dont on trouve trace dans les lettres. Jakobson avance une des thèses audacieuses dont il a le secret, Lévi-Strauss s'en empare, la généralise, la déploie en faisant des sortes d'exercices virtuoses, comme lorsqu'il avait généralisé la tentative de réduction des traits distinctifs que proposait Jakobson[2]. Mais, cette fois, ce dernier embraie à son tour, élabore sur l'élaboration, écrit un papier de plusieurs pages, le renvoie à son ami et lui propose de le signer avec lui. Celui-ci hésite, puis finalement cède, complète, et, après quelques navettes, l'article est terminé.

Il semble que Lévi-Strauss se soit moins senti tenu de défendre ce texte contre les critiques dont il fit rapidement l'objet que son ami : peut-être affaire de tempérament, peut-être aussi parce qu'il avait le sentiment de s'être aventuré sur un terrain qui n'était pas le sien. Pourtant, l'apport de Lévi-Strauss à la théorie de la poésie de son aîné n'est pas négligeable. Ce dernier avait proposé différentes définitions de la poésie : une unité du son et du sens ; une projection du paradigmatique sur le syntagmatique ; un acte de langage orienté vers cette dimension particulière de langage qu'est le message comme tel, et non pas son contexte, son destinataire ou

1. « On pourrait définir le mythe comme ce mode de discours où la valeur de la formule *traduttore, traditore* tend pratiquement à zéro » (« La structure des mythes », in *Anthropologie structurale*, *op. cit.*, p. 232).

2. Lettre du 5 mai 1952.

son destinateur (autrement dit, un signe qui renvoie à lui-même), etc.[1]. Toutes ces définitions sont plus ou moins synonymes, ou du moins déductibles les unes des autres. Lévi-Strauss, cependant, en ajoute une, particulièrement puissante, qu'il tire de la comparaison avec le mythe : « […] chaque ouvrage poétique, écrit-il en son nom propre dans l'avant-propos de l'article, considéré isolément, contient en lui-même ses variantes ordonnées sur un axe qu'on peut représenter comme vertical, puisqu'il est formé de niveaux superposés : phonologique, phonétique, syntactique, prosodique, sémantique, etc.[2] ». Un poème, donc – et cela pourrait valoir pour toute œuvre d'art –, est une variante qui intériorise les systèmes des transformations à l'intérieur desquels elle se définit. Normalement, lorsque nous parlons, lorsque nous racontons un mythe, et plus généralement lorsque nous accomplissons n'importe quel acte culturel, l'identité même de ce que nous faisons se confond avec la position exacte de la variante que nous réalisons dans le système des variantes à l'intérieur duquel nous sommes installés, qu'il s'agisse d'une langue, d'une mythologie ou d'une culture vestimentaire. Ces variantes restent virtuelles, implicites, extérieures à la variante réalisée. Ainsi Lévi-Strauss peut-il montrer que le mythe bororo qui sert de point de départ à l'immense entreprise des *Mythologiques* est une variante de mythes d'autres populations ou d'autres mythes de la même population, qu'on obtient moyennant ce qu'il appelle des « transformations ». Le secret de l'identité d'un signe lui est donc toujours extérieur. Une œuvre d'art, en revanche, déploie ce jeu de transformations à l'intérieur d'elle-même, par exemple entre son début et sa fin, ou bien entre ses différents niveaux, voire entre ses parties et le tout, bref entre ses différentes dimensions ou ses différentes échelles. L'œuvre d'art intériorise sa propre détermination, en se confondant avec l'exploration de différentes facettes d'elle-même, pivotant sur son propre axe, ou plutôt sur ses axes, tel un cube de miroirs à

1. Sur cette dernière définition en particulier, cf. Roman Jakobson, « Linguistique et poétique », in *Essais de linguistique générale*, *op. cit.*, t. 1, chap. 11.

2. « "Les chats" de Charles Baudelaire », art. cité, p. 5 (voir annexe 1, ainsi que la première étude jointe à la lettre du 16 novembre 1960).